

L E

FOU PAR AMOUR,

O U

LA FATALE ÉPREUVE,

C O M É D I E

EN DEUX ACTES, EN PROSE.

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre des Grands Danseurs du Roi, le 26
Février 1787.*

Par M. MAYEUR DE S. P.



A AVIGNON,

Chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire,
Place Saint-Didier.

1792.

A C T E U R S .

V O L S E R S , Musicien Amateur.

B L A N C H E , promise à Volfers.

D O L M O N , Médecin , père de Blanche.

S O P H I E , amie de Blanche.

J A C Q U E S , vieux Domestique de Volfers.

Un D O M E S T I Q U E de M. Dolmon.

La Scène se passe chez M. Dolmon.

Le Théâtre représente un appartement. Volfers occupe la gauche , placé devant un clavecin ; Blanche assise à quelque distance de lui ; pince de la guitare. Sophie est à côté d'elle. Jacques est appuyé sur un coin du clavecin & regarde jouer son maître. Au lever de la toile l'orchestre exécute une Sonate que les Acteurs sont censés jouer.



LE FOU PAR AMOUR ,

C O M É D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

SOPHIE , BLANCHE , VOLSERS , JACQUES .

CE morceau est délicieux !

S O P H I E .

B L A N C H E .

Tout ce que compose Volsers est marqué au coin du génie & du bon goût.

V O L S E R S .

Ce compliment , que je crois sincère , est pour moi d'un grand prix sortant de votre bouche.

J A C Q U E S .

Ah ! Monsieur ! que la musique est un bel art ! Je suis dans l'enchantement de ce que je viens d'entendre ; Mademoiselle Blanche joint des accords si doux à sa voix touchante ; vous accompagnez tout cela si savamment sur ce clavecin , qu'en vérité si j'étais moins vieux , j'apprendrais à jouer du violon pour vous demander la permission de me joindre à vous ; dussai-je , avant de savoir , vous écorcher les oreilles pendant six mois.

V O L S E R S .

Mon ami Jacques , mon vieux serviteur , j'aime ce dévouement pour la musique.

S O P H I E .

Eh bien , Jacques , dépêchez-vous d'apprendre ; & quand je chanterai les petits airs que m'a appris ma bonne amie , vous m'accompagnerez , car j'aime les accompagnemens , moi.

J A C Q U E S.

Ah ! ma belle Demoiselle ! Quand je serais digne de vous, je ne suis plus dans l'âge où mon coup d'archet pourrait vous plaire.

V O L S E R S, *quittant son clavecin.*

Ma chère Blanche, faites-nous entendre cette romance que vous chantâtes si bien le jour où je vous vis pour la première fois dans ce brillant concert. Elle est si touchante, vous la chantez avec tant de goût, tant d'expression ! Depuis le moment où je l'entendis, elle n'est jamais sortie de ma mémoire.

S O P H I E.

Ah ! oui, ma bonne amie ; je me joins à Volfers, pour t'en prier.

B L A N C H E.

Vos désirs me flattent trop, pour que je ne me plaise pas à satisfaire à la fois, & l'amour & l'amitié.

S O P H I E.

Écoutez bien.

B L A N C H E, *à Volfers.*

Jouez la ritournelle. (*Volfers va à son clavecin.*)

J A C Q U E S.

Que n'ai-je l'ouïe double en ce moment ?

S O P H I E.

Paix.

(*Volfers joue la ritournelle de la Romance, & Blanche chante les paroles suivantes, en s'accompagnant de sa guitare.*)

R O M A N C E.

Air : *De Nina.*

Quand le cœur est indifférent,
C'est en vain qu'amour en murmure ;
Bravant son empire charmant,
Tout nous déplaît dans la nature :
Mais quand on aime, hélas ! hélas !
Ah ! combien l'amour a d'apps ! *Bis.*

Glicère avait fait le serment,
De fuir le Dieu de la tendresse,
Le beau Lyfis, en un instant,
Lui fit oublier sa promesse ;
Et la Bergère, hélas ! hélas !
Dit : ah ! que l'amour a d'apps ! *Bis.*

V O L S E R S, *après que Blanche a fini de chanter.*

Le son de votre voix est un philtre enchanteur, qui porte dans toutes mes veines le poison du plus violent amour !

B L A N C H E.

Vos regards ont porté le même charme dans mon cœur.

SOPHIE.

Bravo, ma belle, tu exécutes ce morceau à ravir ! Je ne fais, mais cette Romance fait passer dans les sens un tendre sentiment....

VOLSEERS.

Dites une mélancolie, inexprimable !

JACQUES.

Morbleu ! s'il était vrai qu'on employât la musique comme un remède sûr pour la guérison de la piqure de la tarentule, j'irais me faire piquer exprès pour user de cet harmonieux topique.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DOLMON.

BLANCHE.

VOICI mon père.

DOLMON, à *Blanche*.

Embrasse-moi. (à *Sophie*.) Serviteur, Mademoiselle. (Donnant la main à *Volfers*.) Bon jour, Volfers. Vous étiez à faire de la musique, si je ne me trompe ? que je ne vous en empêche pas.

BLANCHE.

Nous venions d'achever. S'il vous plaît, nous remercierons un morceau ?

DOLMON.

Grand merci, mon enfant. J'ai affaire dans mon cabinet, pour y composer une ordonnance utile à un malheureux, dont la maladie est presque incurable. Tu connais mon cœur ? Soulager & secourir l'humanité souffrante, est le premier de mes plaisirs.

VOLSEERS.

Ce langage fait la satire de nombre de vos confrères.

DOLMON.

La médecine est le plus beau présent que les Dieux aient fait aux hommes. Cet art guérit les maux physiques, comme l'espérance calme les souffrances de l'âme ; quelles douces jouissances pour celui qui fait bien administrer les remèdes salutaires, que de rendre à la vie une mère expirante que son fils arrose de ses larmes ; à un ami, celui qu'il est près de perdre pour avoir soutenu vaillamment son honneur ; à son amant, une amante chérie ; à un tendre père, le fils qui va succomber, victime de son courage en défendant la cause de son Roi ? Non, la gloire & la postérité ne sont rien, il n'est d'immortalité que celle que donne la médecine.

VOLSEERS.

On est toujours sublime dans son art, quand on le voit sous un tel aspect.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

LE maître à danser de Mademoiselle.

DOLMON.

Qu'il attende un instant. (*Le Domestique sort.*) Va, ma fille, va repasser ton menuet. Le moment approche où il faudra t'en escrimer. (*Blanche sort avec Sophie.*)

SCENE IV.

JACQUES, DOLMON, VOLSERS.

VOLSERS.

AH! Monsieur! que ce moment tarde à mon impatience!

DOLMON.

Aussi-tôt que tu seras de retour de ton voyage indispensable à l'arrangement de tes affaires, ma fille est à toi.

VOLSERS.

Combien je vais me hâter! vous connaissez mon amour, vous l'avez approuvé. Si vous manquez votre parole, vous me donneriez la mort. Mon existence est attachée à celle de Blanche.

DOLMON.

Sois sans inquiétude, mon fils.

VOLSERS.

Quel doux nom!

DOLMON.

Je te le donne, parce que tu en es digne. Tes talens, tes mœurs, ta bonne conduite, tout m'a déterminé à t'accepter pour gendre. Malgré toutes ces qualités pourtant, jamais tu ne l'aurais été, si tu n'eusses point plu à ma fille. Je ne suis point de ces pères indignes d'en porter le titre, & qu'un vil intérêt force à sacrifier leurs enfans. Tu aimes Blanche, elle t'aime; vous serez unis & heureux. Le véritable bonheur le plus pur, est de savoir le dispenser.

VOLSERS.

Vous parlez comme un bon père.

DOLMON.

Et je mets ma gloire à l'être. Il en est si peu qui possèdent les qualités qui le constituent! Cours à tes affaires, hâte-toi de les finir, & dispose au besoin de ma bourse & de ma maison. Tu fais que tu es ici comme chez toi.

VOLSERS.

Je manque d'expression pour vous témoigner la reconnaissance que je dois à tant de bontés.

DOLMON.

Ne cesse jamais de les mériter, c'est le sûr moyen de t'acquitter envers moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

VOLSEERS, JACQUES.

VOLSEERS.

HÉ bien, Jacques ! Conçois-tu tout mon bonheur, je vais épouser Blanche, je vais épouser celle dont la possession va me faire éprouver la suprême félicité.

JACQUES.

Puissiez-vous dire vrai, mon cher maître.

VOLSEERS.

En douterais-tu ?

JACQUES.

Non, mon maître ; Mademoiselle Blanche paraît joindre aux charmes de la figure les plus belles qualités sociales. Mais je suis vieux, j'ai acquis de l'expérience, & s'il m'était permis de parler avec franchise....

VOLSEERS.

Oui, oui, parle, Jacques ; la franchise est la marque distinctive des belles âmes.

JACQUES.

Je ne suis qu'un serviteur.

VOLSEERS.

Tes bons services & ta probité t'ont rendu mon ami. N'es-tu pas mon semblable, n'es-tu pas homme comme moi ? ce qui sépare les individus, sont des jeux du hasard, des résultats de circonstances qui varient ; la vertu n'est qu'une, & la différence est pour les sots.

JACQUES.

Ah ! mon maître ! que les hommes qui pensent comme vous sont rares !

VOLSEERS.

Revenons à tes craintes sur l'engagement éternel que je vais prendre.

JACQUES.

Puisque vous m'ordonnez de parler, je crois le mariage semblable à ces météores qui brillent d'un éclat radieux au milieu des ténèbres, mais que les premiers rayons du jour font promptement disparaître.

VOLSEERS.

Préjugés établis par l'intérêt & l'inconstance. Mais l'être aimant & bien épris de l'objet digne de sa passion, le voit toujours avec les yeux de l'amour ; sa possession augmente sa constance ; il s'abreuve à longs traits du plaisir d'aimer & d'être aimé ; & chaque matin est pour lui l'aurore d'un bonheur nouveau.

JACQUES.

Vous avez raison. Mais les inconvéniens d'un ménage, les enfans ; ce sont des roses qu'on ne peut cultiver sans en sentir les épines.

Hé! comptes-tu pour rien d'avoir une épouse digne de sa tendresse; des enfans auxquels on transmet ses biens, son nom, & surtout la considération dont on jouit? on devient père alors sans avoir à rougir de son penchant pour les plaisirs. Un père, un tendre père, ne rencontre jamais un enfant sans se rappeler qu'il est père; & ce souvenir rend intéressant pour lui tout ce qu'il voit. S'il entend pleurer un enfant étranger, il s'en approche pour calmer ses petits chagrins, & l'attendrissement qu'il éprouve, ravi son ame. Lorsque l'enfant est apaisé, ce père s'éloigne en réfléchissant sur l'homme destiné à souffrir dès l'instant où il commence à jouir de la vie: cette réflexion lui fait faire un retour sur lui-même, & lui apprend à supporter patiemment les inquiétudes qui nous suivent partout.

JACQUES.

Mon maître! mon maître! quoi! vous pensez ainsi & vous êtes de ce siècle?

VOLSEERS.

Ce père arrive-t-il dans un cercle où il voit plusieurs enfans jouer ensemble? la simplicité de leurs jeux, lui fait songer à l'innocence de leur âge; il les contemple avec intérêt, & remarque que sa présence anime leurs plaisirs, qui sont purs comme leurs cœurs! il se place au milieu d'eux, & leur fait des questions auxquelles ils répondent avec une vivacité & une naïveté qui le charment. S'il est pensif, leur gaieté dissipe sa mélancolie & augmente l'amour qu'il a pour ses propres enfans. Son épouse, qu'il trouve occupée du soin d'instruire ses enfans, devient plus intéressante à ses yeux; la douceur qu'elle emploie en les reprenant de leurs fautes, lui rappelle combien elle est aimable. Les sentimens de tendresse qu'elle lui inspire, redoublent & sont payés de retour. Quelle maîtresse pourrait jamais lui faire éprouver un sentiment aussi délicieux? Si ses enfans avoient le droit de lui reprocher l'illégitimité de leur naissance, pourraient-ils exciter en lui ce sentiment de tendresse d'autant plus agréable, qu'il n'est troublé par aucun remords.

JACQUES.

Il serait malheureux que ce tableau ne fut point vrai, il est bien séduisant. Je ne m'oppose plus à rien, soyez l'heureux époux de votre chère Blanche, avec de tels sentimens, les Dieux sont trop justes pour ne point vous donner des jours filés d'or & de soie.

VOLSEERS.

Je fais qu'il est nombre d'époux à la mode, pour lesquels l'hymen est un joug, qui maudissent l'instant où ils ont prononcé le oui fatal qui les a liés par des nœuds indissolubles; mais, c'est que, ces époux qui n'en ont que le nom, n'ont point su faire un choix heureux. C'est qu'ils ont pris la coquetterie pour l'amour, le caprice, pour un sentiment durable.

durable. Delà des soupçons honteux, des querelles, une rupture éclatante. En associant ma destinée à Blanche, je n'ai point à craindre un pareil sort. Tranquille sur la pureté de ses sentimens, je rougirais d'avoir le moindre soupçon sur sa sagesse! l'on n'estime plus son épouse dès qu'on doute de sa vertu.

J A C Q U E S.

Vous aimez donc bien Mademoiselle Blanche!

V O L S E R S.

Qui, toi! toi, Jacques, tu connois Blanche, & tu me fais cette question? Je te pardonne, tu n'as pas mes yeux, tu n'as pas mon cœur. La première fois que je la vis, son regard porta dans tous mes sens un trouble, dont l'effet fut plus prompt que l'éclair s'échappant de la nue. Elle fit entendre sa voix, je devins passionné. La Romance qu'elle chanta dans ce moment ne sortira jamais de mon imagination. Tu l'as entendue tantôt cette Romance. Elle s'est si bien identifiée avec toutes mes facultés, qu'elle se reproduit sans cesse sous mes doigts occupés à former d'autres airs.

J A C Q U E S.

L'effet que produisit cette Romance fut sans doute remarqué de Blanche! & vos deux cœurs ne tardèrent pas à prendre l'unisson qu'ils ont gardé jusqu'à ce jour?

V O L S E R S.

Tu dis vrai.

J A C Q U E S.

Et ce violent amour n'affaiblit point en vous votre goût pour la musique?

V O L S E R S.

Au contraire. Rivale l'une de l'autre, ces deux passions s'alimentent l'une par l'autre; & le temps, non, jamais le temps, dont le doigt destructeur s'appesantit sur tout, ne pourra rien sur elles. Mais en parlant de ce qu'on aime, les heures s'écoulent rapidement; la journée s'avance, va vite à la poste, fais préparer ma chaise, & reviens avec elle.

J A C Q U E S.

J'y vole. Pardon, Monsieur, si l'excès de vos bontés m'a enhardi à vous parler aussi librement sur votre mariage.

V O L S E R S.

Tu n'as point d'excuses à me faire. Ton but était louable, puisqu'il tendait à mon bonheur. Tes préjugés étaient faux, tu les avais puisés dans la société d'un monde volage; je les ai combattus, tu en as connu l'erreur; c'est moi au contraire qui te dois des remerciemens pour un zèle aussi beau, qu'il est rare chez ceux qui te ressemblent. Cours donc à la poste.

J A C Q U E S.

Monsieur Volfers, ne sauriez-vous vous dispenser de faire ce voyage?

V O L S E R S.

Sans doute. Ne fais-tu pas qu'à mon retour j'épouse Blanche?

J A C Q U E S.

Si vous me chargiez de vos commissions, si vous m'autorisez à faire pour vous les démarches nécessaires, les représentations, les arrangemens & les baux avec vos fermiers ! J'irais à votre place ; je vous épargnerais les fatigues de la route.

V O L S E R S.

Je t'aurais déjà chargé de cet emploi, avec empressement, si la chose était possible, puisque par ce moyen je ne m'éloignerais point de Blanche ; mais ma présence est de toute nécessité. Au reste, je ne vais pas loin. En employant de bons relais, je puis être ici demain dans la journée.

J A C Q U E S.

Il vous faudra, pour cela, voyager toute la nuit ! je ne fais quel pressentiment fâcheux ce voyage me fait naître. Je souhaite ardemment qu'il soit faux, mais il m'affecte, il me serre le cœur, & les larmes sont prêtes à couler de mes yeux.... elles m'échappent.... pardon.... je ne puis les retenir !

V O L S E R S.

Mon ami, tu m'attendris. Quels soupçons peux-tu avoir, que veux-tu qu'il m'arrive ? Une querelle ? Je n'insulte personne. Celui qui attaque n'est jamais le plus brave. J'ai d'ailleurs assez d'adresse & de sang froid pour me tirer honorablement d'une affaire.

J A C Q U E S.

Que fait-on ? des brigands....

V O L S E R S.

Crainte pusillanime ! le brigand est une ame lâche qui ne s'attaque qu'à la faiblesse craintive. Le courage armé fait le vaincre & lui donner des fers.

J A C Q U E S.

La force triomphe du courage. Si vous êtes attaqué par un grand nombre ?

V O L S E R S.

Si tel est mon destin, il faudra bien m'y résigner.... Je succomberai alors ; & mon dernier soupir expirera sur mes lèvres avec le nom de Blanche.

J A C Q U E S.

Emmenez-moi avec vous ; faites-moi cette grace. Nous serons deux du moins ; le désir de préserver vos jours, ranimera ma force chancelante ; si mes blessures m'ôtent les moyens de soutenir un combat opiniâtre, alors épuisé de sang & de fatigue, je présenterai mon sein au coup mortel qu'on voudra vous porter.

V O L S E R S.

Allons, tu le désires ? Tu viendras avec moi. Mais va vite où je t'envoie, il se fait tard.

J A C Q U E S, *avec le transport de la joie.*

J'irai avec vous ! J'irai avec vous ! Quoi ! mon cher maître, vous daiguez condescendre à ma prière ! l'espérance

rentre dans mon cœur ! Je sauterai de joie. J'irai avec vous !
Je cours , je vole , oui , je vole ! Cette promesse m'a donné
des ailes. (*Il sort.*)

S C E N E V I.

V O L S E R S , *seul.*

QUELLE ame ! Quels sentimens déploie cet intéressant
vieillard ! Hommes sans mœurs , qui ne croyez point à la
vertu , hommes vains de vos titres & de votre nom , arrachez
le bandeau de l'orgueil qui vous couvre les yeux ; &
voyez qu'il n'est point de rangs pour la sagesse.

Ce respectable vieillard est un second père pour moi.
Oh ! Rois ! je suis donc plus heureux que vous ; j'ai trouvé
un ami !

S C E N E V I I.

V O E S E R S , D O L M O N , U N D O M E S T I Q U E .

D O L M O N , *parlant à un Domestique , auquel il remet
un papier.*

DITES à sa femme qu'elle ait soin de suivre de point en
point cette ordonnance.

L E D O M E S T I Q U E .

Oui , Monsieur.

D O L M O N .

Ah ! la France , écoutez. Comme ces malheureux pour-
raient ne point avoir de quoi acheter les drogues nécessaires ,
remettez-leur ces deux louis. Ce ne serait les obliger qu'à
moitié que de leur enseigner des médicamens utiles , sans
leur donner les moyens de se les procurer.

(*Le Domestique sort.*)

V O L S E R S .

La bonté de votre ame se montre dans toutes vos actions !

D O L M O N .

Vous trouvez celle-ci belle , parce que vous êtes fait pour
la sentir. Mais votre chaise est arrivée. Jacques s'occupe à
l'équiper ; embrassez-moi , & allez faire vos adieux à ma
fille.

V O L S E R S .

Je ne m'arrête donc pas plus long-temps.

D O L M O N .

Vous n'irez pas loin , la voici.

S C E N E V I I I .

L E S P R É C É D E N S , B L A N C H E , S O P H I E :

B L A N C H E , *à Volfers.*

Q U O I ! Volfers , vous partiez sans me dire adieu !

VOLSERS.

Pourriez-vous le penser ? Je volais à vos pieds.

SOPHIE.

Serez-vous long-temps absent ?

VOLSERS.

Je compte être de retour ici demain.

DOLMON.

Nous vous attendrons avec impatience.

VOLSERS.

Elle ne pourra pas égaler celle que j'ai de me rendre auprès de vous. Ma chère Blanche, permettez que je dépose sur cette main charmante le sceau de l'amour le plus respectueux.

BLANCHE.

Mon cœur y consent, si vous obtenez l'aveu de mon père.

DOLMON.

Je veux plus. Il sera jusqu'à demain sans te voir ; qu'un plus doux souvenir le console de ton absence ; je consens qu'il t'embrasse.

BLANCHE, timidement.

Mon père....

VOLSERS.

Vous balancez quand un tendre père le permet, quand lui-même sollicite mon bonheur ?

BLANCHE.

Prenez-le donc ce baiser qui vous est si cher, qu'il vous soit un garant de toute ma tendresse.

VOLSERS, après l'avoir embrassée & avec feu.

Ah ! Blanche ! Le toucher de mes lèvres, sur ce front où siège la candeur, a produit un feu subtil qui me brûle. Lui seul animera mon être. Je n'ai plus d'autre existence ; mon âme a passé toute entière dans ce baiser.

BLANCHE, tendrement.

Adieu !

VOLSERS.

Blanche !... Blanche ! pensez à moi. Adieu.

(Il sort.)

DOLMON.

Restez ensemble un instant ; je vais le reconduire.

(Il sort. Blanche court vers la fenêtre.)

SCENE IX.

SOPHIE, BLANCHE.

SOPHIE.

BLANCHE.... Elle ne m'entend pas... Mon amie, écoute-moi donc.

BLANCHE.

Pourqu'oi m'arraches-tu de cette fenêtre ? Ne voyant plus

Volfers, mes yeux auraient encore eu du plaisir à suivre la trace de la voiture qui l'emporte loin de moi.

S O P H I E.

Je suis charmée d'être seule avec toi. Je serai plus libre pour te communiquer un projet qu'une réflexion vient de me faire naître.

B L A N C H E.

Quel est ce projet ?

S O P H I E.

Je connais la sensibilité de ton cœur, je fais à quel point tu souffrirais, si ton amour venait jamais à être trahi. Volfers est absent ; dis-moi, ma bonne amie : es-tu bien sûre de son attachement ?

B L A N C H E.

Autant que du mien.

S O P H I E.

Il ne sera plus temps de s'en assurer quand vous serez mariés.

B L A N C H E.

Mais je n'en doute pas, te dis-je.

S O P H I E.

A la bonne heure. Cependant...

B L A N C H E.

Oh ! ciel ! aurais-tu appris quelques mauvaises nouvelles sur son compte ? tu m'effraies !

S O P H I E.

Rassure-toi, je n'ai rien appris. Je crois même à Volfers toutes les qualités faites pour rendre une femme heureuse.

B L A N C H E.

Hé bien !... pourquoi donc ?...

S O P H I E.

Mais...

B L A N C H E.

Tu es toujours ombrageuse !

S O P H I E.

Je n'en ai que trop de raisons.

B L A N C H E.

On peut parler ainsi lorsqu'on a été comme toi indignement trahie : mais moi, je n'ai aucune raison pour soupçonner Volfers.

S O P H I E.

En ce cas tu ne risques donc rien à l'éprouver ?

B L A N C H E.

Je n'en ai pas besoin.

S O P H I E.

Si-fait, puisqu'il est homme.

B L A N C H E.

Il pourrait en dire autant de moi, puisque je suis femme.

S O P H I E.

Mais celui qui peut nourrir dans son cœur deux passions à

14
un degré égal, peut très-bien en prendre une troisième.
B L A N C H E.

Au contraire, c'est précisément la persévérance que Volfers montre dans son goût pour la musique, qui me rassure sur sa tendresse pour moi.

S O P H I E.

Ah! ma bonne amie, ma chère Blanche! de la manière dont tu défends Volfers, je m'aperçois que tu l'aimes encore plus qu'il ne t'aime.

B L A N C H E.

Cela se peut, je ne m'en défends pas. J'avoue même que j'aurais du plaisir que Volfers, de ce côté, fut en reste avec moi.

S O P H I E.

Pourquoi donc?

B L A N C H E.

C'est qu'il ne pourrait plus douter de ma tendresse.

S O P H I E.

J'ai été comme toi; crains d'être trompée comme moi.

B L A N C H E.

Cruelle amie! malgré que ce doute soit injurieux pour Volfers, tu me rends en ce moment un bien mauvais office.

S O P H I E.

C'est parce que je te suis attachée. J'aurais quelque consolation si mes malheurs pouvaient contribuer à ta félicité.

B L A N C H E.

Qu'exiges-tu?

S O P H I E.

Un acte de prudence; une épreuve.

B L A N C H E.

Tu veux mon malheur! j'aime Volfers plus que ma vie. Je crois en être aimée aussi tendrement; si j'allais apprendre... Tu me fais frémir.... Je ne survivrais pas à ma douleur.

S O P H I E.

Rassure-toi; cette épreuve ne pourra qu'ajouter à ton bonheur.

B L A N C H E.

Eh! de quelle nature est cette épreuve?

S O P H I E.

Je m'en charge, & veux te la laisser ignorer. Remets entre les mains de l'amitié, les intérêts de l'amour.

B L A N C H E.

Je m'en rapporte donc à toi. Mais de grâce, ma chère Sophie, ménage la sensibilité de Volfers!

S O P H I E.

Son absence m'offre une bonne occasion qu'il faut saisir. Je vais lui écrire que tu viens d'être frappée d'une maladie la plus cruelle que puisse éprouver une jolie femme.

BLANCHE.

Je ne veux pas cela. Il pourrait un jour me soupçonner de mettre beaucoup de prix à mon peu de beauté.

SOPHIE.

Tu es modeste.

BLANCHE.

S'il lui arrivait quelqu'accident?

SOPHIE.

Que tu es bonne ! va , ce n'est pas à Paris qu'on meurt d'amour.

BLANCHE.

Je m'abandonne à ta prudence. (*Elle sort.*)

SOPHIE.

Et tu fais bien.

SCÈNE X.

SOPHIE, *seule.*

CETTE aimable amie ! elle est si sensible ! Empêchons , s'il se peut , qu'elle n'ait comme moi à se repentir un jour , mais trop tard , d'avoir indiscrettement donné son cœur. Le premier expédient ne lui plaît pas.... Imaginons-en un autre.... Oui.... Faisons-lui accroire.... Le coup est un peu violent !... Tant mieux. Ils en goûteront plus de charmes après l'épreuve. Il faut lui faire accroire que Blanche est... morte.... Oui... Oui , à merveille ! Faisons vite composer un billet d'enterrement , adressons-le à un voisin , & qu'à son retour Volfers le reçoive comme si le commissionnaire s'était trompé de nom. Oui... voilà qui est arrêté. Allons vite exécuter mon projet. (*Elle sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, JACQUES.

SOPHIE.

JACQUES ! oh , ciel ! ce que tu dis serait-il bien vrai ?

JACQUES.

Que trop, Mademoiselle. Mon pauvre maître a perdu l'esprit.

SOPHIE.

Tu exagères peut-être ! Et la douleur qu'a ressentie Volfers à l'inspection de ce prétendu billet , t'a fait croire....

J A C Q U E S.

Ce qui n'est malheureusement que trop certain. A la lecture de ce billet fatal, mon maître frappé comme d'un coup de foudre, & renversé dans un fauteuil, y est resté plus d'un quart-d'heure sans connaissance.... Après mille soins réitérés de ma part, il n'est revenu à la vie que pour offrir le spectacle le plus affligeant! La commotion avait tellement porté sur les fibres de son cerveau, que le délire remplaça la raison.

S O P H I E.

Aurais-je donc à pleurer une faute que je n'ai commise que pour le bonheur de mon amie!

J A C Q U E S.

Oui, pleurez l'effet d'une imaginative infernale! faire une épreuve semblable sur l'ame la meilleure, & la plus sensible! Vous aurez deux victimes, Mademoiselle; car je serai bientôt mort de douleur.

S O P H I E.

Mon cher Jacques, je mérite tes reproches. Accable-moi des plus durs, des plus cruels. Va, ta douleur n'est pas plus forte que la mienne. Mais comment réparer mon étourderie?

J A C Q U E S.

Eh! est-il un remède à un si grand mal?

S C E N E I I.

L E S P R É C É D E N S , B L A N C H E.

B L A N C H E.

AH! cruelle Sophie! vous m'avez perdue.

S O P H I E.

Mon amie! comment me justifier à vos yeux?

B L A N C H E.

Votre amie! vous ne l'avez jamais été. Laissez-moi, vous m'avez perdue, vous dis-je, par vos mauvais conseils. J'étais heureuse, j'étais aimée. Tout dans Volfers me le prouvait assez. La conformité de nos goûts était encore pour moi un nouveau garant de la sincérité de sa constance. Mon père lui-même approuvait notre lien & en pressait le nœud. J'étais la plus heureuse des femmes; je suis devenue la plus infortunée des créatures; & mon cœur, s'il y survit long-temps, m'accusera sans cesse d'avoir moi-même immolé, à je ne sais quel soupçon, le plus tendre & le plus aimable des hommes.

S O P H I E.

Ne m'accablez pas tous les deux; j'ai assez de mes remords!



SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DOLMON.

DOLMON.

AH! ma fille, quel fâcheux accident!

SOPHIE.

La médecine n'offrirait-elle pas des remèdes....

JACQUES.

Le mal est bien plus aisé à faire qu'à réparer.

DOLMON, à Sophie.

Voilà la réflexion que vous auriez dû faire lorsqu'il en était
vems encore. Je vais cependant tenter auprès de Volsers,
tous les moyens que me suggéreront mes connaissances
dans l'art de guérir. BLANCHE.

Le voilà, il vient ici.

JACQUES.

Comme il a l'air égaré!

SOPHIE.

Il marche à grands pas.

BLANCHE.

Il tient dans sa main droite un papier qu'il agite bien fort!

JACQUES.

C'est ce billet fatal qui cause son délire.

DOLMON.

Retirons-nous, ses sens sont trop agités en ce moment
pour que nous nous montrions à lui. Suivez-moi tous, je
vous instruirai des biais qu'il sera nécessaires de prendre
pour tâcher de le ramener peu à peu à la raison. Sortons
vîte, il s'approche. *(Tout le monde se retire, hors Sophie
qui réfléchissant à part, est surprise par Volsers.)*

SCÈNE IV.

VOLSERS, seul; il tient un billet d'enterrement, & a l'air égaré.

OUI, oui, j'aurai bientôt fini, je vais me mettre à mon
clavecin; c'est l'affaire d'un instant. Il faut contenter le
père de Blanche, il veut que je mette ce grand billet noir
en musique.... *(Apercevant Sophie.)* Ah! bon! voici juste-
ment un musicien! Il me fera utile.... Monsieur, je vous
retiens pour faire la partie de timbales dans un concert
que je veux donner à Blanche.... Oui, oui, elle y fera
Blanche. Je l'attends, nous chanterons en duo les paroles
de notre contrat de mariage.

SOPHIE, le fixant.

Infortuné Volsers!

VOLSERS, étonné.

Oui, Volsers, c'est mon nom, qui vous l'a dit? ah! c'est
peut-être elle?... *(avec douleur.)* Elle, non, elle n'est plus
ici.... Elle est allée faire un voyage bien long!... bien long!...
Ce voyage me donne mal à la tête!... *(riant.)* Ah! ah!
ah! comme mon concert sera brillant... allons, Messieurs,
prenez la mi la. *(Il se met à son clavecin.)*

S O P H I E .

Que je suis malheureuse de l'avoir réduit à ce funeste état !
VOLSEERS, *regardant Sophie avec étonnement, & se levant.*

Ah ! ah ! une Dame de plus ! tant mieux ; Madame est sans doute une fameuse cantatrice ? Madame chante-t-elle l'italien , ou le François ? ah ! Madame est danseuse ? hé bien , allons , dansons un menuet. (*Il prend la main de Sophie & se met en place pour danser. Puis tout à coup, courant à son clavecin, sur lequel il a laissé son billet, il s'écrie.*) Arrêtez !... Qui veut donc m'emporter mon billet, mon cher billet ?... où le cacher ? sur mon cœur ; puisque je ne puis plus y ferrer Blanche , que j'y dépose au moins ce qui me reste d'elle. (*Il cache son billet dans son sein, & se jette dans un fauteuil.*)

S O P H I E .

Eloignons-nous : je ne puis plus long-tems soutenir ce spectacle. (*Elle sort.*)

S C E N E V .

JACQUES, *seul dans un fauteuil.*
JACQUES ! allons vite , fais préparer les chevaux , nous retournons à Paris ; nous allons y recevoir Blanche.... Elle nous attend.... Allons donc.... Mon cher ami , fais dépêcher le postillon. Bon.... Bon.... Ah ! ah !... cela va bien.... Arrête , postillon , arrête.... Jacques , il fait froid , tu es vieux , viens , mon ami , descends de cheval , viens te mettre à côté de moi !... La , tiens , là.... Je ne serai pas gêné.... Hé bien ! où donc es-tu !... Jacques , Jacques !

S C E N E V I .

VOLSEERS, **JACQUES**, *accourant.*

JACQUES.
QUE voulez-vous , mon cher maître ?

VOLSEERS, *le méconnaissant.*

Monsieur , j'ai l'honneur de vous saluer.... Monsieur est un amateur de musique , à ce que je vois ? soyez le bien venu , Monsieur.

JACQUES.

Comment....

VOLSEERS.

Donnez-vous la peine de vous asseoir. Non , après vous , je vous prie.

JACQUES.

Mais Monsieur , je suis votre fidelle Jacques ; vous m'appellez , j'accours.

VOLSEERS.

Je ne m'asseoirai pas , vous dis-je.... sans façons.... (*Il s'assied.*) Asseyez-vous donc.... Vous allez me dire si j'ai bien réussi à mettre ce billet en musique.

JACQUES.

Je ne puis retenir mes larmes !

VOLSEERS.

Vous riez ? ah ! tant mieux ! j'aime la gaîté. (*Avec douleur.*) Je devrais être triste pourtant.... Elle m'a quitté.... pour toujours.... N'allez pas le dire au moins, on lui en voudrait.... Oh ! non ! tout le monde l'aime trop.... Si elle est partie, ce n'est pas sa faute.

JACQUES.

Est-ce que j'aurais le malheur que vous ne me reconnussiez pas ? je suis Jacques, votre zélé serviteur ; celui que vous avez honoré quelquefois du titre de votre ami. Titre si précieux pour moi, qu'il me faisait oublier & mon âge & les infirmités de la vieillesse, pour ne m'occuper que du soin de le mériter.

VOLSEERS.

Attendez.... Tenez, touchez mon cœur.... Bat-il ?...

JACQUES.

Oh ! oui, bien fort !

VOLSEERS, *avec sensibilité.*

C'est que je vais bientôt revoir Blanche !

JACQUES.

La tête se perd de nouveau.

VOLSEERS, *changeant de ton.*

Puisque vous aimez tant la musique, Monsieur, vous savez, sans doute, jouer de quelque instrument !... Essayez donc un peu mon clavecin, le jeu en est fort, il rend de beaux sons !... Allons, une petite sonate.

JACQUES.

Mais, je ne fais pas....

VOLSEERS.

Ah ! vous voulez vous faire prier ?

JACQUES.

Je ne pourrai jamais....

VOLSEERS.

Puisque vous exigez que je vous y conduise, venez donc.... là, placez-vous. (*Il l'assied au clavecin.*) Fort bien... Ah ! je vois à votre contenance que vous êtes habile sur cet instrument.... Allons, touchez donc quelque morceau brillant.... j'écoute....

JACQUES.

Mais Monsieur....

VOLSEERS.

Allons donc.

JACQUES, *à part.*

Prêtons-nous à ses désirs.... Appuyons nos doigts à tout hasard. (*Il appuie la main sur le clavier, & produit des accords discordans.*)

VOLSEERS.

Bravo ! on n'a pas la touche plus légère ; comment ! vous vous faites prier avec autant de talent ! Mais cela est fort mal.... Encore un morceau.

JACQUES.

Si cela pouvait adoucir son mal !

Un presto. (*Jacques appuie de nouveau ses deux mains sur le clavier. Volsers dit avec humeur, l'arrachant du clavecin.*) Ah! ce n'est pas ça, ce n'est pas ça.... Otez-vous.... Tenez, voilà ce qui plaît. (*Il joue le refrain de la Romance de Nina.*) (*Avec douleur.*) Voilà ce qu'elle chantait si bien !... Voilà ce que je ne pourrai plus lui entendre chanter. (*Il tombe appuyé sur le clavecin.*)

S C E N E V I I.

LES PRÉCÉDENS, DOLMON, BLANCHE, SOPHIE.
J A C Q U E S.

AH! venez donc, Monsieur, venez apporter, s'il est possible, quelque soulagement à mon pauvre maître.

V O L S E R S, *se levant avec précipitation.*

Encore du monde ?

D O L M O N.

C'est moi, mon cher ami.

V O L S E R S, *l'examinant avec embarras.*

Monsieur, permettez-moi de vous représenter qu'on ne vient guères à un concert vêtu de noir. C'est un habit d'enterrement ou de médecin.

D O L M O N.

Mon cher Volsers ! vous ne vous rappelez pas qu'en effet je suis médecin ?

V O L S E R S, *tristement.*

Hé bien, Monsieur, vous venez trop tard, elle n'est plus !... Au reste, qu'auriez-vous fait, puisque son père qui l'aimait tant n'a pu la sauver.... Car il était aussi Médecin.... (*Montrant Blanche.*) Est-elle de votre compagnie, cette Demoiselle ?

B L A N C H E.

Je n'en puis plus ; soutenez-moi, cruelle Sophie.

D O L M O N.

Vous ne la reconnaissez pas ?

J A C Q U E S.

Mon cher maître ! Cette douce physionomie vous échappe ?

V O L S E R S, *la considérant d'un air égaré.*

Ses traits ne me sont pas tout-à-fait étrangers.

B L A N C H E, *tendrement à Volsers.*

Volsers !

V O L S E R S.

Je me rappelle davantage le son de sa voix. (*Avec sentiment.*) Blanche en avait un semblable.

B L A N C H E.

Vous ne reconnaissez pas Blanche, elle-même ?

V O L S E R S.

Blanche n'est pas fait de son vivant ce qu'on lui a fait faire après sa mort.... M'envoyer son billet d'enterrement !

B L A N C H E.

Quelle horrible situation! Digitized by Google

SOPHIE.

Que je suis coupable !

VOLSEERS, à *Blanche*.

Il faut que je vous conte à vous tous mes malheurs.... Jacques ! tu aideras à ma mémoire. Un médecin, à peu près comme vous, (*montrant Dolmon*) avait une fille, belle, & pourtant plus aimable encore.... Je l'aimai.... Ce sera pour ma vie.... Blanche.... C'était son nom.... Encore un jour, & je voyais luire pour moi l'aurore du bonheur.

DOLMON.

Volfers, vous pouvez encore être heureux.

VOLSEERS, avec *impatience*.

Mon cher Monsieur, ne m'interrompez pas. Jacques ! Où en étais-je ?

JACQUES.

Vous en étiez au bonheur....

VOLSEERS, toujours à *Blanche*.

Je crois encore entendre ma chère Blanche pour la première fois. Elle chantait une Romance si tendre ! ses accens étaient si doux ! j'étais à ses genoux avant qu'elle eut fini de chanter.

BLANCHE.

Que je suis à plaindre !

VOLSEERS.

Mon hymen avec elle était convenu & même arrêté.... Quel hymen ! Il allait avoir lieu sous les plus favorables auspices. Le véritable amour y eut présidé. L'intérêt en était banni. Le père de Blanche unissait deux cœurs assortis par la tendresse & les mêmes goûts. Ne pensant qu'à elle, ne respirant que pour elle, j'aurais mis mon bonheur & mon étude à en être à jamais chéri.

BLANCHE.

Hélas !

VOLSEERS, avec *sensibilité*.

Vous me plaignez, chère Demoiselle ? laissez-moi achever. Il me manquait des papiers de famille. Il me fallut faire un voyage.... Fatal départ ! Retour plus fatal encore ! J'accours ! Plus de Blanche !... Elle sort de sa tombe, où à peine elle est entrée, tout exprès pour m'écrire un billet, & pour m'inviter à la pleurer toute ma vie ; comme si j'avais besoin pour cela d'un billet d'enterrement.

JACQUES, à *part*.

J'avais aussi un funeste pressentiment que l'issue de ce voyage serait malheureuse.

VOLSEERS.

Ma bonne Demoiselle, n'aimez jamais ; vous voyez l'état où je suis réduit !... Jacques ! n'ai-je rien oublié ?

JACQUES.

Allons, mon cher maître, vous venez de faire un effort de mémoire qui vous a réussi. Faites-en un autre ; revenez à vous.

VOLSEERS, les yeux égarés.

Jacques, viens, suis-moi ; ne me quitte pas.... Ma tête se

perd de nouveau.... (*Riant.*) Et mon concert?... quand commencera-t-il?... Blanche m'aimait tant, que je ne serais pas étonné de la voir revenir de l'autre monde pour chanter à mon concert. **BLANCHE.**

N'en doutez pas, elle y viendra.

VOLSERS, *avec joie.*

Ah bien! tant mieux. (*Tristement.*) Mais qu'elle ne m'enlève pas de ses grands billets noirs.

BLANCHE.

Je vous le promets.

VOLSERS.

Ecoutez.... Ecoutez tous.... l'entendez-vous? Elle chante... Quels sons de voix!... Chut! Paix les instrumens.... Piano, Piano.... Ah! c'est trop bien chanter! Il fsut que j'aille l'embrasser!... Viens, Jacques. (*Il sort en courant.*)

JACQUES.

Monsieur, où courez-vous?

DOLMON.

Ne le quitte pas, & tâche de nous le ramener plus tranquille.

SCENE VIII.

DOLMON, BLANCHE, SOPHIE.

MON père, ayez pitié de sa situation & de la mienne.

DOLMON.

Je ne fais encore quel parti prendre.

SOPHIE.

Il me vient une idée, dont l'exécution pourrait être heureuse. Je serais si contente si je pouvais contribuer à détruire un mal dont je suis la cause.

BLANCHE.

Non, vos conseils sont trop à craindre.

DOLMON.

Que pensez-vous qu'il serait à propos de faire?

SOPHIE.

La musique fut la première cause de son violent amour.... Si l'on employait ce charme pour le ramener à la raison?

DOLMON.

Oui, votre idée m'éclaire.... Il se pourrait.... La musique autrefois produisit des effets merveilleux sur les cerveaux égarés. Essayons, d'autant mieux que Volsers s'y prête de lui-même. Taisons-nous, le voici.

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, VOLSERS, JACQUES.

JE me suis trompé.... Elle n'y était pas.... C'est bien mal à elle de s'être en allée sans me dire adieu.... (*Apercevant les autres personnagee.*) Messieurs, Mesdames, j'ai l'honneur de vous tirer ma révérence.... Vous attendez que le concert

commence?... Il ne tardera pas, allez.... (*A Dolmon.*) Ah! tenez, vous, Monsieur, qui m'avez l'air d'être un Auteur; mettez-moi ce billet en vers.... Oui, en vers.... En vers lyriques, entendez-vous?... Je ferai tout de suite de la musique dessus & nous la chanterons avec ces Dames.... Hin! Qu'en dites-vous?

D O L M O N , *prenant le billet.*

Volontiers, donnez.... Il faut vouloir ce qu'il veut, la moindre contrariété ne ferait qu'augmenter son mal.

V O L S E R S , *se mettant à son clavecin.*

Je vais toujours commencer les accompagnemens.

S O P H I E , *avec empressement.*

Choisissez ce moment, il est favorable. Que Blanché chante la Romance qu'il aime tant.

V O L S E R S , *les regardant.*

Ah! je vous entends bien. Vous étudiez vos morceaux. Fi donc! prouvez que vous êtes musiciens, chantez à la première vue.

D O L M O N .

Jacques, vite, mon ami, la guitarrre de ma fille.

J A C Q U E S , *courant.*

La voici, Monsieur; oh! ciel! exaucez les vœux que nous faisons tous.

S O P H I E .

Placons-nous comme nous étions dans le dernier concert.

B L A N C H E .

Je suis à ma place.

S O P H I E .

Moi à la mienne.

D O L M O N .

Je vais me mettre là.

J A C Q U E S .

Eh! moi donc, où étais-je! J'ai la tête si troublée que je ne suis plus à rien.

S O P H I E .

Là, là, donc.

J A C Q U E S .

Bon, bon, je me rappelle.

V O L S E R S .

Vous n'êtes pas prêts? Je vais commencer moi. (*Il joue.*)

S O P H I E .

A toi, Blanché. Voici l'heureux instant.

B L A N C H E .

Amour! si tu es capable d'un prodige, fais-en un aujourd'hui en ma faveur. (*Le premier couplet de la Romance du premier Acte, pag. 4.*)

(*Blanche joue & chante. Petit à petit Volsers, frappé des accords qui se sont gravés dans son imagination, cesse de jouer; se lève, approche de Blanché, paraît dans l'enchantement, & fixe Blanché, qui le regarde tendrement.*)

V O L S E R S , *après l'Air, & ayant quitté son clavecin.*

Quels accords!... Ils portent dans tout mon être un désor-

dre.... Un bandeau semble s'échapper de mes yeux.... c'était dans un même lieu.... c'était ainsi que Blanche....

BLANCHE, *chante le refrain de la Romance, en le fixant encore plus tendrement.*

VOLSERS, *qui est resté immobile, les yeux fixés sur Blanche, s'écrie.*
C'est elle !... Blanche.... Ma chère Blanche, je tombe à vos genoux.

BLANCHE.

Volsers !

JACQUES.

Mon maître !

DOLMON.

Mon ami !

VOLSERS, *à genoux, & à peine revenu de son délire.*
Je ne me trompe pas.... C'est vous, c'est moi ; c'est Blanche que je presse contre mon sein !

SOPHIE.

Oh ! bonheur, j'ai réussi !

JACQUES.

Je ne fais où j'en suis.... Je voudrais pleurer, je voudrais rire, & je ne puis ni l'un ni l'autre.

BLANCHE.

Mon ami ! que votre cruelle situation m'a causé de douleur !

VOLSERS, *étonné.*

Ma cruelle situation ! que voulez-vous dire ?

DOLMON.

Le souvenir de ses peines s'est évanoui avec son délire.

VOLSERS.

Quel délire ? expliquez-moi....

DOLMON.

Nous t'expliquerons cela une autre fois ; ne songeons maintenant qu'à ton hymen avec ma fille.

VOLSERS, *avec transport.*

C'est le plus ardent de tous mes vœux ! vous savez que je n'ai pressé mon retour qu'à cet effet. J'ai votre parole.

DOLMON.

Et je te la tiendrai.

VOLSERS.

Est-il un mortel plus fortuné que moi !

BLANCHE, *tendrement.*

Si vous savez bien lire dans mes yeux, vous y verrez que vous n'êtes pas le seul.... (*Vivement.*) Embrasse-moi, ma chère Sophie, & oublie le passé comme je l'ai déjà oublié.

DOLMON.

Vous allez être unis, soyez heureux, ce sera me le rendre moi-même.

VOLSERS, *au Public.*

Messieurs,

Ne cherchant qu'à vous satisfaire,

Je verrai combler mes désirs,

Si j'ai su tour à tour varier vos plaisirs,

En perdant aujourd'hui la raison pour vous plaire.